

# L'ÉCOLE ACTUELLE EST-ELLE ADAPTÉE AU MONDE CONTEMPORAIN ?

(Communication présentée au Congrès de l'Hygiène Scolaire par  
Raymond FONVIELLE, président de l'Institut Parisien de l'Ecole Moderne)

Telle est la question que nous poserons et à laquelle nous essaierons de répondre dans la mesure de nos modestes moyens d'instituteurs.

D'année en année les statistiques se révèlent plus impitoyables : 15 % d'inadaptés scolaires à 11 ans contre 2 % à 7 ans ; un tiers de classes « parallèles ou de rattrapage » dans nos groupes de ville ; une baisse sensible du niveau de tous les examens ; la perte du sens mathématique et de l'orthographe qui devraient, normalement, s'acquérir au niveau de l'école primaire ; une montée croissante de la criminalité infantile et juvénile, tels sont les faits unanimement constatés.

Médecins, psychologues, sociologues s'en inquiètent, et chacun dans sa spécialité en étudie les causes.

Le rôle de la petite enfance et de la famille, l'action du milieu socio-économique, ont leur grande part dans un déséquilibre qui va s'accroissant dangereusement.

Des solutions diverses d'origine médicale : classes de neige, classes-dortoirs, aménagement des horaires, ont eu des résultats probants.

Il nous paraît que le problème est vaste et dépasse les initiatives isolées.

Cet enfant qui arrive à deux ou trois ans à la maternelle, est d'abord le fils de parents engagés dans un monde impitoyable où l'angoisse est souveraine. Sauf, peut-être, au fond des villages de province où les lignées continuent à s'enraciner d'une génération à l'autre, où les échos de la civilisation ne parviennent que très affaiblis, l'aventure humaine est actuellement essentiellement à base d'insécurité.

L'automation, la guerre, le manque de travail, la destruction de la cellule familiale, la carence d'autorités réelles marquent plus ou moins gravement la plupart des adultes.

Le jeune organisme de l'enfant, infiniment réceptif, perçoit cette angoisse à travers ses parents, c'est-à-dire amplifiée. Le sentiment d'insécurité s'avive à ce point qu'on a pu parler d'angoisse « au carré ».

C'est donc déjà un enfant affaibli dans ses potentialités psychologiques que l'école reçoit.

Immuable et imperturbable depuis cent ans, le système scolaire ne paraît pas avoir pris conscience des grands bouleversements qui se sont produits autour de lui.

Avec sérénité, on continue à enseigner de la même façon les mêmes matières. Tout au plus, un film ou un disque remplacent-ils parfois l'explication magistrale. Tout au plus, une modification dans les horaires ou dans les programmes fait-elle figure de réforme.

L'enfant du siècle atomique trouve-t-il là cet élément de stabilité auquel il n'a pu avoir recours nulle part ailleurs ? A-t-il l'occasion de reprendre confiance en lui, de se réadapter à une vie infiniment riche de possibilités sans doute, mais accessibles au prix de quelles luttes ? Sera-t-il armé pour cette compétition impitoyable par l'enseignement que ses maîtres lui dispenseront pendant dix ou quinze ans ?

Instituteurs vivant depuis des années au contact des enfants de ville (enfants témoins, parce que plus engagés dans l'évolution de leurs camarades de province) nous ne pouvons que répondre négativement et constater que, loin de pallier aux carences pré et parascolaires, le système d'enseignement actuel les aggrave dans la plupart des cas.

L'école de ville est, par la force des choses, une fourmière. Prenant exemple sur l'évolution du machinisme et le travail standardisé, on a pensé qu'on pourrait faire passer un enfant d'un maître à l'autre, pour le trouver fini à l'extrémité de la chaîne, oubliant que l'éducation est d'abord affaire de temps plus que d'espace et que chaque individu a ses exigences propres et sa personnalité bien définie.

Car, et nous ne cessons de le répéter, l'éducation d'un enfant est essentiellement affaire individuelle.

Or, de plus en plus, l'enfant sera noyé — est noyé — dans ces foules scolaires, milliers de petits affolés, de petits anxieux réunis et piétinant dans les cours, dans les couloirs, dans les cantines, encadrés par des maîtres débordés qui n'ont qu'un recours : la discipline autoritaire, et qui, (et cela est de beaucoup plus grave) n'ont qu'un réflexe (mais n'est-il pas compréhensible ?) se préserver contre les enfants.

L'enfant, à son arrivée dans l'école, est donc déjà rejeté et par les maîtres, et par les autres enfants.

Il apprend, certes, la vie sociale, mais à rebours, c'est-à-dire qu'au lieu de s'intégrer harmonieusement à un milieu, il va se conditionner peu à peu *contre* ce milieu, s'en désintéresser... et devenir cet adolescent, cet adulte infantile qui sera surtout soucieux... (et je



cite le docteur BERGE), « des ruses qui permettent d'échapper aux règlements... », « qui ressentira toute autorité comme un moyen de le tourmenter... », et qui, « après avoir compris que l'école n'est pas son affaire, restera persuadé toute sa vie que l'Etat n'est pas non plus son affaire, et que les lois, comme les impôts sont faits pour les moins malins ».

Ce tableau est encore peut-être l'exemple le moins dramatique d'un processus d'évolution défectueux.

Car l'enfant, moins résistant psychologiquement, plus brimé peut-être dans sa famille, risque lui, d'évoluer en anxieux grave, en inhibé total, cas innombrables de ces grands enfants prépubères totalement dépourvus de confiance en eux et en l'adulte et qui aboutissent parfois au suicide.

Défendre initiative et responsabilité, baser toute la pédagogie sur les interdictions, ne peut produire des hommes libres, mais seulement des infirmes mentaux dont les sources créatrices sont taries et qui auront définitivement perdu le sens des responsabilités.

Si l'école doit faire œuvre éducative, c'est-à-dire d'abord former des caractères, elle a surtout pour mission d'apprendre des connaissances qui permettront à l'enfant, puis à l'adulte, de s'intégrer dans sa civilisation, dans son siècle, de « communiquer » selon le mot de Saint Exupéry, de comprendre et de résoudre les problèmes que lui poseront sa vie professionnelle, sociale, familiale.

A l'échelle très simple du quotidien, combien d'adultes savent lire un journal, critiquer objectivement, comprendre une émission de radio ou de télévision, interpréter un fait ?

Ils ont pourtant peut-être été de bons élèves capables de mesurer un couloir avec une chaîne d'arpenteur, de convertir des double-décilitres, et de réciter sans défaillance les dates et les faits de la vie de Clovis.

Dans ce monde bouillonnant, creuset de découvertes et passionnant pour qui sait regarder, l'école est un peu comme une île, conservatrice de vestiges de civilisations périmées.

L'histoire se fait chaque jour autour de nous : les piles atomiques entrent en fonction les unes après les autres, les chefs d'Etat se succèdent, les peuples s'émancipent, la conquête des planètes est commencée... et on s'attarde dans le palais de Charlemagne à séparer les bons élèves des mauvais.

Mais l'enfant regarde au-delà de nous, à travers nous. Il regarde les grues géantes qui transportent un escalier entier, Caravelle qui passe comme une flèche, ou seulement le rayon de soleil qui entre dans la classe, et il se désintéresse de notions qui ne répondent à aucune des préoccupations de sa vie quotidienne.

Il y a donc désintérêt grave, et pour stimuler artificiellement une attention forcément défaillante, il faut intensifier l'arsenal des notes, classements, récompenses,

chantages divers, la plupart du temps totalement inopérants, il faut bien l'avouer.

Entièrement coupé du monde vivant, le milieu scolaire ne remplit donc pas non plus sa mission culturelle qui est d'apporter à l'enfant, non pas des connaissances toutes faites, mais surtout les moyens de les acquérir.

LE MAITRE, lui-même, nous l'avons déjà dit, mais nous nous permettons d'insister, est victime de ce hiatus entre la vie contemporaine, et cette fausse culture que la pédagogie s'obstine à lui substituer.

Si tant d'instituteurs deviennent des « gardiens » indifférents, voire féroces, ou de pâles répartiteurs, il faut incriminer autant les conditions matérielles de leur travail : locaux insuffisants, effectifs pléthoriques, horaires qui sont un défi au bon sens, programmes surchargés, hantise des examens, que la perception plus ou moins consciente d'une inadaptation totale de leur enseignement donc de son inutilité.

Bien des attitudes sont possibles : on peut regretter les châtiments corporels, se lamenter sur l'instabilité des enfants, se réfugier dans des œuvres éducatives... ou essayer de chercher des solutions.

Après trente ans d'expérimentation en classe de province et des essais plus récents, mais positifs en classe de ville, nous pensons que notre pédagogie Freinet peut, dans une certaine mesure, aider à résoudre ces difficultés.

Faisant sans cesse appel à la vie quotidienne de l'enfant, puisque l'apprentissage de toutes les disciplines se fait à partir du langage écrit ou parlé qui raconte cette vie, l'enseignement devient alors, selon le vœu de DEWEY :

« processus de vie... qui représente la vie présente...  
« vie aussi réelle et vitale pour l'enfant que celle qu'il  
« mène dans sa famille, dans le voisinage, sur le théâtre  
« de ses jeux... qui continue les activités auxquelles  
« l'enfant est déjà accoutumé. »

L'enfant n'abandonne pas au seuil de nos salles ses richesses personnelles, si humbles soient-elles, pour « leur substituer des lieux communs » (Rilke). Il les apporte pour les partager avec le maître, témoin aidant, quoique autorité ferme, et avec des camarades, qui ne sont plus les comparses d'une bande liguée contre une force, mais les membres accueillants d'une communauté coopérative, où le « fort » trouvera sa place déjà désignée de chef de file, et le faible des travaux à sa mesure.

Une telle organisation permet à la classe de progresser à un rythme naturel et de s'insérer sans heurts dans d'autres communautés. La correspondance internationale ou nationale, la situe dans l'espace. Et qui niera l'importance de la prise de conscience spatiale dans un Monde évoluant vers l'unité ?



Les travaux de tous les jours favorisent la perception du temps ; le sens du calcul naît des feuilles du papier à imprimer qu'on compte, du budget de la coopérative qu'on gère sans le secours du maître, des tarifs postaux fréquemment consultés.

L'enseignement n'est plus toujours l'apport du maître à des auditeurs passifs. A telle question, il est répondu « Cherche » ou « Nous allons chercher ensemble... » et la documentation nécessaire est réunie.

Maîtres et élèves ne sont plus selon la remarque du docteur BERGE « objets l'un pour l'autre » mais collaborent à une œuvre commune. L'équipe est née. Les échanges s'établissent entre adultes et enfants, et entre les enfants, le milieu classe remplissant alors son action éducative.

Nous ajouterons que souvent les relations avec la famille sont facilitées. Les parents s'intéressent à un travail scolaire auquel ils sont invités à participer, et qui est proche de leurs préoccupations quotidiennes : il est certainement plus attachant pour un adulte d'aider son fils à réunir une documentation sur le creusement du tunnel sous le Mont-Blanc, que de lui faire réciter une série de dates d'histoire.

Et si cette pédagogie paraît moins rapide au départ que les méthodes traditionnelles, elle construit une base plus sûre aux acquisitions et aux expériences ultérieures.

Ceux de nos enfants qui continuent leurs études le font avec aisance, entraînés qu'ils sont déjà à la recherche et au travail personnel.

*Voici présenté ce problème si complexe que n'entre pas une petite équipe parisienne essaie d'étudier à l'échelon des villes où les troubles déclanchés par les diverses carences sont d'autant plus apparents que le milieu est plus vaste.*

Nous avons groupé sous le terme de « scolas-tisme » un ensemble de faits qui nous paraissent graves, et nous nous alarmons parce que nous pensons que ces faits iront en s'amplifiant.

Nous savons que le monde médical s'inquiète aussi, ayant perçu quelques-unes de ces difficultés.

Mais nous pensons que son action peut être vaste et efficace.

A notre avis, la médecine scolaire, par sa situation qui lui permet de dominer tous les aspects de la vie quotidienne de l'écolier est placée pour :

— observer l'enfant dans son milieu (classes comprises) et tenir compte de son hérédité et de son origine sociale.

— organiser le milieu scolaire afin qu'il modifie dans un sens favorable ce que l'apport originel a pu avoir de péjoratif.

Qui, sinon l'équipe d'hygiène scolaire, médecins et assistantes, peut protester efficacement contre l'en-tassement d'enfants dans des classes exiguës, à volume d'air insuffisant ?

Conseiller un aménagement des horaires qui évite à quelques centaines, quelques milliers d'enfants, de piétiner ensemble en hurlant dans des cours de récréation dangereusement amenuisées par de nouvelles constructions, organiser des cantines qui soient véritablement des restaurants d'enfants ?

Dans ce domaine, nous pensons qu'à côté de quelques réussites incontestées, un travail immense reste à faire.

Nombreux sont parmi nos enfants ceux qui, mal alimentés ou sous-alimentés à la maison pourraient trouver à la cantine scolaire l'alimentation équilibrée favorable à une croissance harmonieuse, et l'ambiance reposante et éducative qui inciterait les fillettes à la continuer dans leur foyer.

Peut-être quelques-uns d'entre vous ont-ils eu l'occasion de pénétrer dans ces cantines surpeuplées où l'on mange au sifflet un repas de « confection » (selon le mot d'un ministre) et ont-ils alors évoqué ces paroles de M<sup>me</sup> Randouin « Alimenter des enfants d'une manière parfaite représente un travail infiniment délicat qui réclame un savoir approfondi et très varié, beaucoup d'intuition et de sens psychologique... un amour ardent et toujours prêt à agir en faveur de l'enfance et de la jeunesse ».

Cette action élargirait l'intervention de la médecine scolaire bien au-delà du champ étroit auquel elle paraît trop souvent réduite : visites annuelles, radioscopies et vaccinations.

Nous sommes convaincus que nous avons beaucoup à apprendre de vous et que nous pourrions répondre à certaines de vos questions. Dans ce but commun : la santé de l'enfant, médecine et pédagogie ne sont-elles pas complémentaires ?

Notre présence à ce Congrès est déjà un grand réconfort. Le thème de cette journée nous montre que notre inquiétude est partagée.

Et se pencher sur un problème, n'est-ce pas déjà en entrevoir les solutions ?

M. J. DENIS, institutrice,  
Fernand OURY, instituteur.

